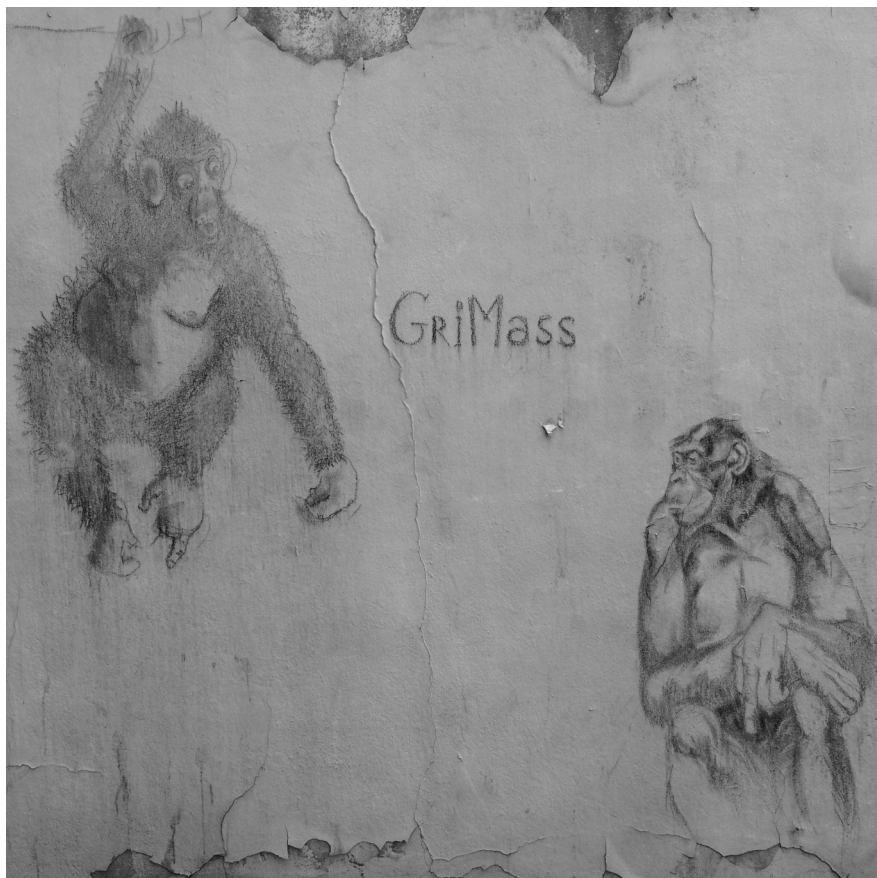


LA FIN DES ? LIBERTÉS !



DOSSIER
RÉALISÉ PAR
**SONIA
BRESSLER**

Docteur en philosophie
et épistémologie

La liberté est la grande question
philosophique !

Un seul mot. Une multitude de
questions.

Un mot qui soulève tant de
passion, d'erreur,
de raisonnements.

Le mot même de *liberté* apparaît
au XIII^e siècle et se définit
immédiatement par opposition
à celui qui en est privé.

L'absence de liberté, c'est être
esclave.

La philosophie ne peut faire l'impasse sur ce thème. Il n'y a pas de joker, partout la liberté se croise. Dans le langage, dans la construction sociale, ou même de la réalité. À chaque instant, nous nous heurtons aux murs de la liberté. Invisibles et pourtant présents. Comme le souligne Leibniz : "La grande question du libre et du nécessaire, surtout dans la production et dans l'origine du mal, constituent un labyrinthe où notre raison s'égaré bien souvent" (cf. *Essais de théodicée*). Évidemment, la trilogie de mes articles va vers la perte de nos libertés avec l'invasion du langage marketing, du truchement entre les nouvelles technologies et nos vies. La limite est complexe, nous nous sommes construits autour d'un rêve de liberté. En général, on peut

Les mécanismes d'influence sont les suivants :

- la réciprocité : un être humain traite un autre humain de la façon dont lui-même a été traité ;
- le manque : un individu est encore plus attiré par les opportunités qui lui sont offertes si elles sont rares ;
- l'autorité : on est plus susceptible de vous croire si vous « donnez l'impression » d'être savant et crédible sur le sujet traité ;
- la consistance : les individus ressentiront le besoin d'obtempérer à votre demande si elle est en adéquation avec des engagements publics pris en votre présence ;
- l'affection : les gens préfèrent répondre favorablement à une demande de votre part s'ils vous connaissent et vous apprécient — d'où l'importance de savoir créer une relation avec son public ;

La liberté tient pour moi de la prise de conscience, de l'élaboration de notre propre chemin pour nous libérer de nos entraves.

Contrairement à mes autres articles, je ne vais essayer de vous convaincre de la nécessité de réfléchir, de faire un pas de côté, de considérer les informations autrement. Non, j'aurais presque envie de me taire, de ne pas commenter la tristesse des actualités. Ma réflexion vous sera livrée sous la forme d'une nouvelle. C'est une histoire que j'ai écrite en début d'année. Une histoire qui ne connaît pas les *Pokémon*. Si elle avait dû les connaître, elle aurait été encore plus dure. Être humain, c'est être libre. Être libre, c'est apprendre à vivre ensemble, à partager des saveurs, des cultures, des idées. C'est prendre le temps d'être. C'est savourer

(...) Être libre, c'est apprendre à vivre ensemble, à partager des saveurs, des cultures, des idées. C'est prendre le temps d'être. (...)

résumer le rêve occidental de ces dernières décennies : plus je possède, plus j'ai de choix, plus je suis libre. Cependant ce paradoxe du choix, loin de nous libérer, nous enferme, nous enserme. Nous revenons vers nos habitudes, ces dernières sont construites, schématiques. Elles sont prédictibles.

Elles sont si simples à comprendre, que lorsque nous tirons le fil de nos habitudes, nous découvrons simplement les six techniques d'influence, auxquelles tout humain est soumis.

• la preuve sociale : l'humain a cette étonnante faculté de faire quelque chose si vous lui donnez la preuve (qu'elle soit vraie ou fausse) que d'autres comme lui le font aussi.

Pourquoi vous livrer ici ces mécanismes ?

C'est une façon de vous donner les clefs pour que vous reconnaissiez les mécanismes dans lesquels nous sommes tous quotidiennement empêtrés. Évidemment, certaines influences sont positives. Mais comment pourriez-vous le savoir, si vous ne savez pas les reconnaître ?

l'espace sans précipitation. Comme le défend Hannah Arendt, la liberté repose sur une ambiguïté, elle est quelque chose à quoi on peut pas s'attendre. Elle est absolue dans un instant, et dans le même moment, cet instant devient une bordure, une limite sur laquelle doit s'ajuster la liberté. Comme le souligne Alain : "Une preuve de la liberté tuerait la liberté".

PARDON



Axelle regarde une dernière fois, le quai de la Gare de Lyon. Elle le connaît bien. Ses pas ont battu son bitume depuis son enfance : les départs en colonies de vacances, puis les rendez-vous amoureux, les rendez-vous professionnels, les voyages en cachettes en train couchette, etc.

À cet instant, il est 7 h 09 du matin, les portes du train se referment une dernière fois sur ce quai, sur cette gare, sur cette ville qui l'a vue naître et désormais lui intime l'ordre de partir.

À cet instant, elle repense au poème de Guillevic où l'horloge s'arrête et éclate de rire. De quelles trajectoires, parlait-il à l'époque ? Sous ses mots, la moindre droite

sains et saufs. Tous ici ont pu embarquer dans ce dernier train pour l'exil.

Axelle gribouille son carnet à dessins, sa voisine relit *Le Rouge et le Noir*, machinalement, elle se cache. Un homme pleure en lisant les lettres de Houellebecq adressées à l'humanité en crise. Ce recueil sorti au marché noir a connu un grand succès auprès des exilés (à une autre époque nous aurions parlé de *résistants*). Depuis 2018, la lecture de livre est interdite, seuls les contenus électroniques autorisés sont accessibles. Michel Houellebecq, Virginie Despentes et bien d'autres ont été condamnés à mort par pendaison publique pour insoumission.

Axelle a réussi à échapper à la sentence

du rugby et du bien manger.

Tous les trois assis, au comptoir de la rue des Bernardins, ont tenté de refaire le monde, de soustraire les esprits aux normes, aux habitudes en tout genre. Le club se réunissait une fois par mois au début mais, face au succès, et à la demande, le rythme est devenu hebdomadaire.

Les soirées se déroulaient en musique, autour de lectures, d'excellents vins ou de cocktails. À l'étage, un bar à cocktail traditionnel, un peu chic mais sans plus et, en bas, la réunion du *Club des amateurs de bonnes choses*. Entrée sur invitation et sur tenue. Paris reprenait des allures de résistance, des couleurs de la vie.

(...) il fallait être vigilants, et se servir d'anciens instruments, rien qui puisse être traduit en code binaire. Il leur avait fallu retrouver la puissance de l'encre invisible, ou encore la joie des petits papiers à brûler. (...)

devenait une poétique hypnotique. Les gilets rouges, les cordons de police s'éloignent. Le voyage sera long. En heures et en minutes, il demeure le même. Cinq heures quarante cinq minutes. Mais il n'est plus le même depuis que cette ancienne ligne de TGV Paris-Perpignan a été rebaptisée *ligne de l'exil*, à la fin de l'année 2019.

Nous sommes en janvier 2020, Axelle a quarante-quatre ans. Elle tourne et retourne l'élastique de son carnet noir. Une poignée de stylos sortent de son sac. Ses deux grosses valises sont calées avec celles des autres exilés. Car c'est ainsi qu'il faut les désigner maintenant : les *exilés*. Ce voyage n'a pas de retour. Seuls arrêts prévus : Montpellier, Narbonne, Perpignan. Le wagon est lourd de silence. Tous ici sont

sur son casier judiciaire figure simplement : *irrévérencieuse envers le nouvel académisme du savoir, trouble du comportement, insubordination flagrante*.

Le juge lui a laissé le choix : « L'exil ou la mort. »

C'était en octobre dernier, peu avant son anniversaire. Elle marchait dans les rues de Paris, elle savourait l'idée d'un bon verre de vin et d'un match de rugby. Mais depuis la fermeture des pubs, il avait fallu trouver un lieu un peu différent pour se retrouver entre amateurs de *bonnes choses*.

Le club des amateurs de bonnes choses s'était constitué comme cela, sur un coup de tête, avec un ami de Trouville. Lui, amateur de whisky et de bonnes cigarettes ; Axelle, amatrice de bon vin rouge, de rugby ; Anne, folle

Anne, Maxime et Axelle manageaient leur emploi du temps pour trouver des personnalités, des rêveurs en tout genre, des poètes, des artistes... Que des personnalités interdites. Pour les trouver, pour les programmer, il fallait être vigilants, et se servir d'anciens instruments, rien qui puisse être traduit en code binaire. Il leur avait fallu retrouver la puissance de l'encre invisible, ou encore la joie des petits papiers à brûler. Les mots étaient devenus des jeux d'invention.

On ne disait plus « rendez-vous à 11 h 15 » mais « *Who's name is written on water ?* ». Un morceau du dernier album de Max Richter d'une durée de onze minutes quinze secondes.

Il n'était pas rare de commencer la soirée à dix-neuf heures pour la terminer

au petit matin, au moment où le couvre-feu prenait fin, où l'odeur des croissants apportés par Christian venait chatouiller les papilles des esprits résistants.

C'était sa manière à lui de montrer qu'il était solidaire de ce club. Christian fut le premier arrêté. Axelle chercha pendant un bon moment qui fut à l'origine de cette dénonciation. Elle mena une enquête minutieuse allant jusqu'à découvrir le retour des mignons cachés dans les caves. Était-ce un amant jaloux ? Un SMS trop explicite ? Après avoir donné à un ami informaticien le portable de Christian, Anne, Maxime et Axelle en vinrent à la conclusion que ce dernier n'avait pas été trahi par leur langage, mais qu'il avait failli à une règle simple mais essentielle : changer tous les jours de trajet. À force d'utiliser le même chemin pour apporter ses croissants, cela avait éveillé les soupçons des *Dogs*.

À peu près à la même heure, une fois descendu du haut de la rue de la Montagne-Sainte-Geniève, il traversait au passage piéton du boulevard Saint-Germain, devant la rue de Bièvre. Puis empruntait le boulevard et tournait à gauche à la rue des Bernardins. Les caméras ont suivi son parcours plusieurs fois, de trop nombreuses fois. Les *Dogs* n'ont pas mis longtemps à comprendre qu'il contournait la règle du couvre-feu pour offrir les fruits de son travail.

N'ayant rien trouvé d'autre que le bar classique à l'étage. Ils décidèrent de l'arrêter pour le faire parler. Les *Dogs* sont des hommes et des femmes. Ou du moins ce qu'il en reste. Ils sont vêtus de noir, ont des lentilles à la place des yeux, un cœur bionique, et ils bénéficient d'accès immédiat à l'ensemble de vos données personnelles. Ils ont un implant tout particulier : la puce RX-79. Elle leur a été implantée au niveau de la glande pinéale. Siège de l'âme selon Renée Descartes, et siège de tous les com-

portements normatifs selon les nouveaux maîtres du monde.

Les *Dogs* ne dorment pas, ne mangent pas. Ils sont intraconnectés et interconnectés. Le jour de leur entrée à l'école *Dog 1*, ont leur injecté un algorithme qui grandit en eux, au fur et à mesure de leurs expériences. Il vient se nicher en doublure invisible de ce qui s'appelait autrefois leur conscience.

Couplé à la puce et aux différentes intégrations techno-bioniques, l'algorithme prend le pas sur leur réalité. À chaque instant, ils analysent des quantités de données sur les allées et venues des intercitoyens.

Rien ne leur échappe et surtout pas vos conversations téléphoniques, vos musiques, vos films, vos autres instruments de surveillance de votre santé (taille, poids, nombre de pas, nombre d'escalier, tension, rythme cardiaque, etc.). Tout est là entre eux.

(...) Les *Dogs* sont des hommes et des femmes. Ou du moins ce qu'il en reste. Ils sont vêtus de noir, ont des lentilles à la place des yeux, un cœur bionique, et ils bénéficient d'un accès immédiat à l'ensemble de vos données personnelles.(...)



Toutes vos informations circulent entre eux et peuvent éveiller des soupçons. Personne n'y échappe.

Ce matin-là, le jour ne se leva pas de la même façon. Axelle avait organisé la soirée, tout s'était bien déroulé, les invités avaient ri et débattu jusqu'à six heures du matin. La porte entre l'étage supérieur et la cave où se déroulaient les rendez-vous du club était entrouverte. Axelle était prête à accueillir Christian, à lui narrer la soirée, à lui résumer les éléments de discours. Tout ce qu'elle put entrevoir, c'est en un quart de seconde, le visage de Christian plaqué contre la porte d'entrée vitrée du bar, et le ballet aérien des croissants. Les *Dogs* n'avaient que faire des croissants de Christian. Il cria un bref instant : « Pardon, pardon ! » Puis, une violente décharge électrique le cloua au sol. Les *Dogs* l'emportèrent dans leur camionnette noire. La

nuit se repliait sur la rue des Bernardins. Le jour basculait, les rêveries nocturnes s'effaçaient.

Axelle, Maxime, Anne, et Christian avaient appris une phrase à répéter aux *Dogs* en cas d'interrogatoire prolongé.

Celle de Christian était celle d'Anthelme Brillat-Savarin : « La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le genre humain que la découverte d'une étoile. » Axelle se consolait en se répétant cette phrase, tout en ramassant les croissants éparpillés. Les invités disparaissaient dans les brumes. Ils avaient sans doute l'impression d'avoir survécu à un terrible événement. Elle savait qu'ils ne reviendraient plus et que certains parleraient.

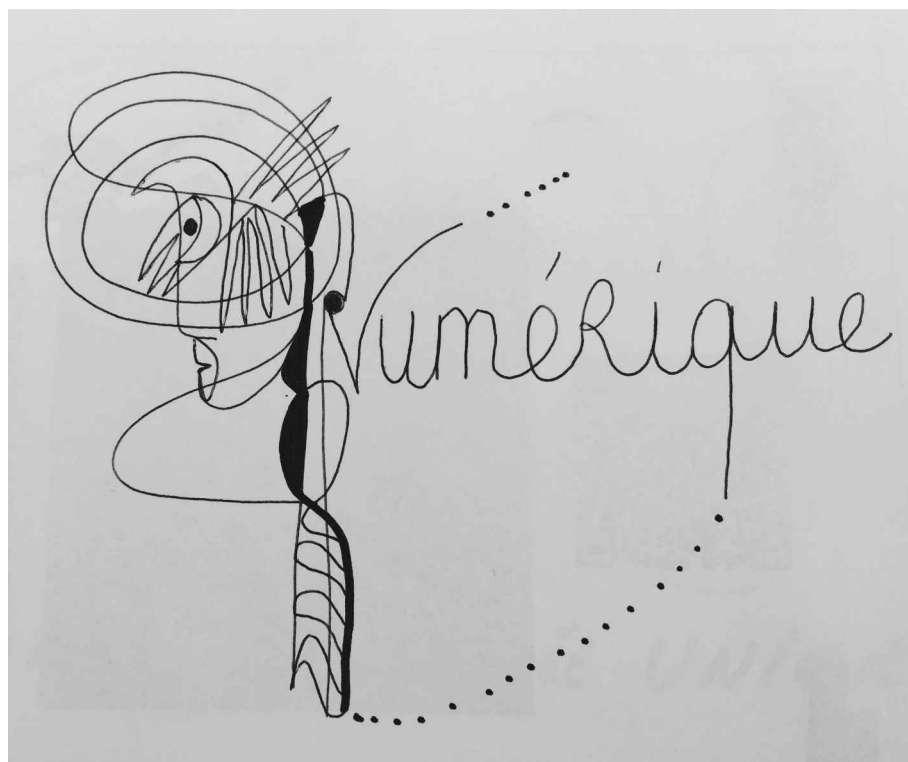
Christian, pendant ce temps, était traîné par les pieds à la salle d'interrogatoire, où il fut réveillé avec un seau d'eau glacée.

Le visage tuméfié, il essayait de répéter sa phrase. Le *Dog* superviseur lui répétait sans cesse : « Anthelme Brillat-Savarin, erreur 404. »

Christian n'arrivait plus à soulever la tête, devenue si lourde par l'alternance des cris, du bruit de l'eau glacée et des chocs électriques. Avant la dernière erreur 404, il esquissa un ultime sourire et dit : « C'est qu'elle était parfaite ma dernière fournée de croissants, vraiment parfaite. »

C'est aussi ce qu'avait pensé Axelle en les ramassant. Ils étaient dodus, et avaient un goût particulier. Christian avait trouvé l'équilibre parfait des farines, le croissant était plein, charnu. Il ressemblait aux joues des enfants qui ont couru et bien joué dans la campagne. Sa saveur délicate, entraîna instantanément Axelle dans une délicate mélancolie. Sentiment parfaitement interdit pour les inter-citoyens.

Elle se reprit à temps avant qu'un *Dog* ne puisse percevoir cette infraction.



(...) Rien ne leur échappe et surtout pas vos conversations téléphoniques, vos musiques, vos films, vos autres instruments de surveillance de votre santé. (...)

RÉSONANCE

(NDLR) En résonance à cette thématique de *la fin des libertés*, habilement traité par Sonia Bressler dans les pages ci-avant, deux textes anciens, de Constant et de Tocqueville qui abolissent étrangement le temps.

Demandez-vous d'abord, Messieurs, ce que de nos jours un Anglais, un Français, un habitant des États-Unis de l'Amérique, entendent par le mot de **liberté** ?

C'est pour chacun le droit de n'être soumis qu'aux lois, de ne pouvoir ni être arrêté, ni détenu, ni mis à mort, ni maltraité d'aucune manière, par l'effet de la volonté arbitraire d'un ou plusieurs individus. C'est pour chacun le droit de dire son opinion, de choisir son industrie et de l'exercer ; de disposer de sa propriété, d'en abuser même ; d'aller, de venir, sans obtenir la permission, sans rendre compte de ses motifs ou de ses démarches. C'est, pour chacun, le droit de se réunir à d'autres individus, soit pour conférer sur ses intérêts, soit pour professer le culte que lui et ses associés préfèrent, soit simplement pour remplir ses jours et ses heures d'une manière plus conforme à ses inclinations, à ses fantaisies. Enfin, c'est le droit, pour chacun, d'influer sur l'administration du gouvernement, soit par la nomination de tous ou de certains fonctionnaires, soit par des représentations, des pétitions, des demandes, que l'autorité est plus ou moins obligée de prendre en considération.

BENJAMIN CONSTANT

De la liberté des anciens comparée à celle des modernes, 1819

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages, que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses ; elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.

Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industrieux, dont le gouvernement est le berger.

TOCQUEVILLE
De la démocratie en Amérique, 1835